

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

159

quatorzième année

mars 1967

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	38 F	19 F
Etranger	50 F	25 F
Abonnement de soutien : 1 an : 45 F — Etranger : 60 F		
Abonnement d'Honneur : 100 F		
Le numéro : 3,50 F		

« Arcadie » est toujours expédiée sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

19, rue Béranger, Paris-3^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

0,50 F pour tout changement d'adresse

Der Kreis-Postfach Fraumunster 547. Zurich 22.

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

C.C.L., 38, rue de La Fourche, Bruxelles

Renseignements à « Arcadie »

« Copyright « Arcadie 1967 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1967. N° 392 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

QUATORZIÈME ANNÉE

MARS 1967

SOMMAIRE

Contamination ? par ANDRÉ BAUDRY	109
Vers la victoire en Angleterre, par MARC DANIEL ..	115
Monologue de Platon, par GUY de BELLET	117
La brebis perdue, par GÉRARD MEZIERES	124
Le kaléidoscope, par ROGER FOUCHER	130
Deux poètes, par SINCLAIR	133
Le combat d' <i>Arcadie</i>	136
Quelques réflexions sur Socrate, par FRANÇOISE d'EAUBONNE	139
Coupable ou non coupable, par RAYMOND NORMAND	142
Elégie, d'ALEXIS	108
LIVRES :	
<i>Vocation spirituelle du psychiatre</i> , du Dr Gilbert ROBIN ..	146
<i>Marcel Proust</i> (volume II), de G. PAINTER	148
<i>Amours en marge</i> , de Marguerite GILLOT	151
<i>Chronique de romans</i>	152
CINÉMA :	
<i>Cul-de-sac</i> , de Roman POLANSKI	154

ÉLÉGIE

*Sous la grande ombre souriante de Verlaine, le soir
parfois nous descendions Rouen. Rue Jeanne-d'Arc. Pique
le parapluie et que le pavé sonne !*

*A la barbe bienveillante du vieux faune nous marchions
dans un rire. Pas de place entre nous pour le moindre qui
passe. L'étrave. Pique le parapluie et que le pavé sonne.*

*A chaque pas, gare à la douche des lumières ! Toute
vitrine nous envie et les margots crèvent de rage. Pique le
parapluie et que le pavé sonne !*

*A présent je ne suis pas seul ! A mon côté se fonde enfin
le monde. Et tout gravite autour de l'astre. Pique le para-
pluie et que le pavé sonne.*

*O présence irradiante à ma gauche, ce que je suis : un
homme une seconde heureux, tu le crées seule.*

*O ce soir, ce soir pour toujours ! Pique le parapluie et
que le pavé sonne !*

*Mon ami, petit fou, ma joie, voudrais-tu voir mon astre ?
Viens ! il est dans la prochaine flaque. Tu l'y verras si tu
t'y penches...*

Encor pique le parapluie et que le pavé sonne encore.

ALEXIS.

CONTAMINATION ?

par ANDRÉ BAUDRY.

Lorsque nous entrâmes en relation avec l'ancien député de la Moselle M. Mirguet, auteur du fameux amendement : « homosexualité, fléau social », il nous dit avoir surtout pensé à la préservation de la jeunesse française plutôt qu'à une interdiction générale et en tant que telle de l'homosexualité. La plupart des livres de sexologie, de morale, d'éducation sexuelle et sentimentale — à tendance catholique ou sans tendance — attirent toujours l'attention de leurs lecteurs sur ce danger constant, précis, grave, de la contamination homosexuelle.

Je suis persuadé qu'il n'est pas un père, une mère, une famille, qui découvrant l'homophilie de leur fils ou de leur fille n'accusent quelque contaminateur.

Dans des conversations qui se veulent sincères et profondes avec des amis hétérosexuels compréhensifs, ceux-ci ne peuvent presque pas s'empêcher de demander qui a contaminé ? A quel âge ? Sous quelle forme ?

C'est en vertu de cette croyance solidement établie que les législateurs, ici et ailleurs, prennent des mesures anti-homosexuelles.

C'est au nom de ce risque capital que certains voudraient l'interdiction des revues homophiles qui portent en elles une terrible gangrène.

La société, les moralistes, les éducateurs, sont d'ailleurs bien plus sensibilisés par cette éventuelle contamination que par celles, à notre avis, plus meurtrières en tous sens, de la guerre, de la haine, des assassinats, de la sauvagerie, de la violence, abondamment illustrées, évoquées par le cinéma, la télévision, les journaux et magazines réservés à la jeunesse. Sans compter les jeux donnés aux plus petits comme au garçonnet de douze ans et qui ne sont que des panoplies pour tirer, pour jouer à la guerre ou pour jouer à tuer.

N'est-ce pas un sénateur américain qui a dit récemment (après plusieurs crimes particulièrement atroces) : « L'augmentation du nombre des crimes au cours de ces dernières années se maintiendra à moins que l'Amérique ne cesse de donner le goût de la violence à son peuple. Tous les soirs avec la télévision, le meurtre est introduit dans chaque foyer comme une distraction. Nous sommes en train de fabriquer un Frankenstein qui pourrait bien nous détruire. »

Pas seulement en Amérique, partout.

Devrions-nous ajouter le viol de jeunes filles, combien fréquent aussi, la presse française s'en est fait l'écho récemment; sans oublier que sentimentalité et sexualité sont bien différentes chez une jeune fille et chez un jeune garçon, et sans oublier encore le risque de grossesse ?

Je ne crois pas savoir que l'Eglise catholique, par exemple, si soucieuse des « bonnes mœurs », si soucieuse, paraît-il, de la paix, de la charité et de l'amour entre les hommes sur terre, intervienne beaucoup contre ces contaminations !

Quant à l'Etat, il laisse fabriquer ces jeux d'enfants, il accorde probablement l'inscription de ces magazines à la Commission paritaire des papiers de presse qui leur octroie des faveurs fiscales. (*Arcadie* n'a pas ce privilège.)

Ces bandes dessinées sont en vente libre, nullement interdites à l'affichage et à la vente aux moins de dix-huit ans, alors qu'*Arcadie* jouit de ce privilège, comme, depuis quelques années, d'ailleurs, des livres cependant très sérieux, et qui ne seraient guère lus que par des intellectuels !

Mais la contamination homosexuelle est la plus dangereuse, la plus perfide, la plus constante, la plus habile, la plus dévastatrice !

Il faut donc liguer toutes les forces vives d'un pays pour la tuer. Il faut poursuivre l'homosexualité, source de décadence d'un peuple, d'amoralisme, de perversion, de lâcheté, de trahison.

Je n'exagère rien. Je n'invente rien. Chacun — homophiles et autres — nous avons lu et nous continuons à lire ces choses, presque tous les jours, là où il est question de morale et de mœurs.

Et, je l'ai déjà dit, mais je le répète, parce que le Dr Eck, par exemple, m'en fait grief dans son ouvrage (p. 282), un livre catholique prie son jeune auditoire d'aller dénoncer, immédiatement, à la police l'individu qui aura eu des attitudes trop audacieuses. Je ne suis pas d'accord. Puisque

le Dr Eck lui-même dit « les moyens de se défendre », j'aime croire que le garçon ainsi sollicité a d'autres moyens de défense que d'aller, sans prendre haleine, au commissariat le plus proche dénoncer son provocateur.

Ce n'est pas moi, c'est la Télévision française elle-même, qui, avant les vacances, dans son émission la plus populaire : « Cinq Colonnes à la une » a éprouvé le besoin d'attirer l'attention de tout un peuple sur les mensonges, les interprétations, la fausse pureté et la fausse candeur des enfants et des très jeunes adolescents. Et, courageusement, elle a montré ce cas douloureux d'un homme emprisonné sur le dire d'un enfant, alors que l'enquête prouva que tout avait été construction imaginaire dans la tête de l'enfant.

Quand on sait comment police et magistrats, très souvent, trop souvent, accueillent ces dénonciations, et plus encore pour des affaires de pédérastie, non, mon cher Docteur, je maintiens ce que j'ai dit, et je ne suis pas d'accord avec vous.

On pourra aussi bien accuser les collègues, les internats d'être une pépinière de futurs homosexuels. Et plus encore les établissements d'enseignement catholique, où règne un certain mysticisme à fleur de peau, d'où naissent des amitiés très tendres, très sentimentales. La littérature de l'adolescence les a assez décrites pour n'avoir pas à s'étendre sur elles.

Ajoutons-y les maisons d'éducation surveillée, les camps et colonies de vacances, pourquoi pas l'armée, comme, hier, paraît-il, les camps de prisonniers, et autrefois la marine « de vénérée mémoire »...

Car je suppose que la contamination n'est pas toujours le fait d'un seul individu, d'un pédéraste, d'un homosexuel, d'une lesbienne, mais aussi le fait d'un groupe, d'une collectivité, d'une communauté de garçons, et de garçons et d'hommes, de filles, de filles et de femmes; des règlements et des modes de vie propres à ces maisons.

Donc d'un côté on affirme avec force qu'il y a contamination. Que les autorités, quelles qu'elles soient, ont le devoir de lutter contre.

Que dit *Arcadie* ?

Certainement, on m'attend ici.

Selon mon habitude, je le crois du moins, je dirai ce que je crois être la vérité.

Au sens très strict du mot, je ne crois pas à la contamination, sauf de très, très rares, de très rarissimes cas.

Bien sûr, et comment faire autrement, nous en revenons à des théories, mais, je redis aussi, les nôtres comme celles de nos adversaires ont leur valeur. Si le médecin, le psychanalyste, le moraliste se basent sur les confidences reçues, les malades entendus et soignés, pour dire que ceux qui les ont approchés étaient devenus homosexuels à cause de diverses contaminations durant l'enfance et l'adolescence; qu'ils me permettent de dire, à moi, qui connais plus d'homosexuels qu'eux, et des homosexuels comme les leurs certes, mais combien d'autres : équilibrés, heureux, parfaitement adaptés à la vie en société, etc, etc... que cette multitude d'homosexuels n'a jamais été contaminée.

L'auteur de ces lignes, le premier, peut le certifier. Aucun homme, aucun grand adolescent, durant son enfance, sa jeunesse, sous quelque forme que ce soit, ne l'a contaminé.

Que certains homophiles sans scrupule, sans morale, possédés uniquement par l'exigence charnelle, et très attirés par des enfants ou des adolescents — comme le sont des hétérosexuels (et il ne vient à l'idée de personne d'interdire toute relation hétérosexuelle avant 21 ans, sous prétexte que la jeune fille peut en subir des chocs terribles!) — se laissent aller à des gestes, à des actes répréhensibles, soit.

Que certains individus chassent vulgairement, saisissent leur proie, sans se soucier de ce qu'est cet être, dans sa chair, mais surtout dans son cœur, dans son âme, oui, cela existe, et nous ne pouvons approuver ce viol moral. Il n'est pas un homophile intègre — mieux, et je sais ce que je dis, il n'est pas un vrai pédéraste, et quelle vie difficile mènent-ils!, qui à cette heure, ne m'approuvent.

Mais faire de tous les homophiles de possibles contamineurs : NON et NON !

A quel âge commencerait cette contamination ?

Quand on voit de quelle façon se comportent de jeunes garçons, on se dit plutôt qu'il n'y a plus rien à leur apprendre.

Ah cette pureté des enfants, que d'encre elle aura fait couler !

Des cas semblables à celui de Julien Green, combien bouleversant.

Si vous ne l'avez lu, lisez *Terre Lointaine*. Vous serez pris aux entrailles au récit de cette vie de jeune homme, de ses désirs, de ses extases, de ses refus, de sa soif insatiable de l'homme... sans aucune contamination, plongé qu'il était dans la Bible et dans le Seigneur. Et déjà il était homophile.

Il ne savait pas ce que c'était, mais il l'était, de la moelle des os à ses cris vers le ciel.

J'ai lu *Terre Lointaine*, au départ, avec des réserves, j'ai été ému sans cesse, et je dis à Julien Green, par cette revue, dont il n'approuve peut-être pas l'existence, sa durée, et son contenu, je lui dis : Merci. A cette lecture on sent, on voit, on touche, la mystérieuse origine de l'homophilie, son ineffable profondeur, et on rit alors de possibles contaminations.

Contaminations : allons donc... comme les deux collégiens qui s'aiment d'amour tendre, qui pratiquent ce qu'ils savent, ce qu'ils devinent, ce dont ils ont envie, et qui demain, dans la vie, seront de purs hétérosexuels, bons ou mauvais maris, bons ou mauvais pères.

Et puis posons donc cette question ? Y-a-t-il alors contamination ? Le garçon de 14 ans qui fait le premier geste vers son camarade de 15 ans ? Celui de 17 ans vers celui de 25 ans ?

Le Dr Eck lui-même écrit : « En dehors des facteurs moraux et de convictions personnelles, je ne vois guère le moyen d'interdire toute activité sexuelle à un sujet inverti jusqu'à l'âge de 21 ans révolus. Or les homosexuels sont souvent des tourmentés sexuels qui ont plus de difficultés que d'autres à rester continents ». Et ce qui est loin d'être vrai, le Dr Eck ajoute : « En réalité, je ne pense pas que cela soulève de très graves problèmes pour les jeunes homosexuels qui n'ont pas de raisons morales personnelles d'observer la chasteté. Sauf dans la littérature homosexuelle toujours plus ou moins revendicatrice, je n'ai jamais entendu un jeune pédéraste se plaindre d'être gêné par la loi » (p. 280).

Moi j'en connais, et de nombreux.

Ils ignorent la loi, mais nul n'est censé ignorer la loi.

Entre eux, mineurs de moins de 21 ans, c'est encore un délit assimilé à celui des coups et blessures réciproques ! Ainsi !

Avec un majeur... on sait ce que le majeur risque... et n'est-il pas provocateur alors ? Non, puisqu'il s'adresse à un homophile... Qui certifie qu'il est homophile?... parce qu'il a 18 ans aujourd'hui ? À 17 ans, il ne pouvait déjà le savoir... la contamination n'existe donc que vis à vis de celui qui n'est pas homophile ?... Avec un homophile de 17 ans qui se déclare tel, on pourrait donc... il pourrait donc...

Quelle casuistique !

Et dites-moi : puisque le jeune « inverti » (quel mot !) ne peut pas ne pas avoir de vie sexuelle, où, comment, doit-il, peut-il, trouver son semblable ? Le milieu homophile lui est interdit. Même ceux qui se veulent éducateurs, et qui enseignent une morale.

Quel imbroglio !

Quelle hypocrisie encore !

Je ne crois pas, tout compte fait, que nous contaminions beaucoup de jeunes garçons ou de jeunes filles.

La vie homophile, on l'a assez dit en cette revue, et ailleurs, sans vouloir dramatiser, comporte cependant beaucoup de difficultés. Ah vraiment !, on ne comprend pas comment un garçon qui aurait acquis des habitudes sexuelles avec un autre garçon les garderait... quand tout est plus simple, plus facile, plus clair, plus gai, de l'autre côté.

Mais c'est bien parce que c'est plus profond que cela, c'est bien parce que c'est son « être » qui est ainsi, qu'il ne peut agir autrement. Avec ou sans la chair, n'est-ce pas Julien Green, il ne cesse d'appeler l'homme dans sa nuit solitaire ?

Le « contaminé », qu'on me croie, retournera très vite, à ses préférences fondamentales.

Pour achever : je ne nie pas que certains homophiles, parfois, se conduisent avec une désinvolture coupable vis-à-vis de jeunes êtres, et ils sont coupables, sans aucun doute possible, quand ils ne sont que des animaux en quête de nourriture. Ai-je besoin de dire ici, que nombre de pédérastes sont loin d'agir de la sorte ? Et qu'outre, très souvent, beaucoup de sublimation, ils mettent dans leur vie une délicatesse, une tendresse, un doigté, une réserve, un souci du mieux et du plus haut, qui ne sont pas sans mérites.

La contamination est un trop grand mot pour permettre beaucoup d'excès de la part de ceux qui font la morale ou qui la font appliquer.

Pour ma part, et tout *Arcadie* avec moi, je souhaite — avec quelle force et quelle espérance, envers et contre tout — que, petit à petit, biologie, psychologie, psychanalyse, sociologie, morale, permettent à l'homophile de vivre dans un monde où il ne sera plus l'homme à abattre.

Ah le dialogue !

Ah la réconciliation avec la morale, les mœurs, les lois, les hommes !

N'y a-t-il pas plus beau souhait à formuler ?

ANDRÉ BAUDRY.

VERS LA VICTOIRE

EN ANGLETERRE

par MARC DANIEL.

Dans notre numéro de novembre, nous disions que, grâce au vote de la Chambre des Communes du 5 juillet dernier, la suppression de la loi anti-homosexuelle de 1885 était désormais quasi-acquise en Angleterre.

Un deuxième stade de la procédure vient d'être franchi par le débat du 19 décembre 1966, à l'issue duquel la « Loi sur les Délits sexuels » (titre de la nouvelle loi proposée pour remplacer celle de 1885) a été approuvée en seconde lecture.

Cette victoire a été rendue possible par le gouvernement travailliste, qui (comme nous le laissons entendre dans notre article de novembre) a donné toutes facilités aux partisans du changement de loi pour faire inscrire cette question à l'ordre du jour de la session parlementaire.

(Cette « partialité » du gouvernement en faveur de la réforme lui a d'ailleurs valu une vigoureuse attaque du député conservateur Sir Stephen McAdden, avec une belle réponse du Ministre de l'Intérieur, Mr. Roy Jenkins.)

En l'absence de Sir Cyril Osborne — ce « bastion de la réaction », comme l'a qualifié un des députés —, le débat du 19 décembre fut relativement calme. Visiblement l'opposition s'essouffle, et ceux qui sont partisans du maintien de la loi actuelle se rendent compte qu'ils se battent pour une cause perdue.

La discussion ne fut vraiment animée que sur un point de détail — typiquement britannique du reste — : à savoir, si la nouvelle loi doit s'appliquer ou non aux marins de la Marine marchande ? Il semble que le Syndicat de la Marine marchande soit persuadé que, si l'homosexualité cesse d'être considérée comme un crime, les postes d'équipages se trans-

formeront en lieux de débauches pour messieurs seuls. (« La présence d'homosexuels sur les navires pourrait provoquer de graves conflits et des jalousies, et même dégénérer en violences » : Mr. Simon Mahon, député travailliste).

Tous apaisements furent donnés à ces impressionnables défenseurs de la vertu maritime britannique : un amendement sera apporté au texte du projet de loi, pour assimiler la Marine marchande à la Marine de guerre et à l'Armée, où l'homosexualité restera interdite. Mais gare aux escales...

A propos de toutes ces « exceptions » au principe de la liberté sexuelle, un autre député, Mr. Iremonger, fit très justement remarquer que, si l'on voulait être logique, il faudrait en faire une pour les Universités, qui sont le lieu où se trouvent réunis le plus d'adolescents de part et d'autre de la limite d'âge de 21 ans. Et d'évoquer avec horreur l'idée d'une « cérémonie qui marquerait le Passage de la Ligne des 21 ans, avec des rites d'initiation pédérastique » dans les Universités...

Mais tous ces déploiements d'éloquence n'étaient que des combats d'arrière-garde, et la réforme de la loi a passé avec succès l'épreuve de la « seconde lecture ».

La procédure parlementaire n'est pas terminée, mais ce n'est plus désormais qu'une question de mois. La loi va maintenant passer en commission pour étude et rédaction définitives; il y aura sans doute encore, à ce stade, de rudes batailles, mais il est improbable qu'elles modifient beaucoup le texte actuellement proposé.

Nous donnerons, lorsqu'elle sera définitivement approuvée et promulguée, le texte de la nouvelle loi anglaise.

Mais attention; en attendant, c'est toujours la loi de 1885 qui est en vigueur !

MARC DANIEL.

MONOLOGUE DE PLATON

par GUY de BELLET.

— Tu es fâché, ô Platon, que je me sois amusé hier sans toi ? Je n'y puis rien. J'aime aller rigoler avec les gars du port, les marins, les dockers... et je vois mal, au milieu d'eux, tes airs de jeune homme du monde !

— Je ne suis pas fâché, Philippe. Mais tu as de drôles d'amis. Tu vaux mieux que cela.

— S'il en est ainsi, réjouis-toi. Je vais recevoir demain un ami que tu ne jugeras pas indigne de moi.

— Son nom ?

— Méléagre.

— Est-ce le champion de rugby ?

— Lui-même.

— Je ne le connais pas. Comment est-il ?

— Grand.

— Blond ou brun ?

— Blond.

— Les yeux ?

— Bleus.

— Tu me le décris avec l'imprécision d'un passeport.

— Tu pourras l'admirer toi-même demain.

— Je serai heureux de le voir.

— Attends demain pour te réjouir, ô Platon.

**

Si j'étais une vierge, ô Philippe, voilà ce que je te dirais :

Je suis venu vers toi qui habitais la campagne parce que j'espérais, loin de mes parents, goûter à la liberté. Je te connaissais peu. Je pensais que tu possédais comme nous une grande maison avec des domestiques et le confort moderne.

J'avais apporté dans ma valise des complets de flanelle, des cravates éclatantes, des parfums et même le dernier Prix Goncourt.

Et dès que je t'ai vu, j'ai compris combien tout cela était ridicule.

Et ridicules aussi, mes premiers vers, le thé chez les amies de ma mère, les tours de danse avec les jeunes filles, et les conversations littéraires entre camarades !

Les dieux de ta cabane m'ont accueilli et ils m'ont parlé le mystérieux langage que je comprenais lorsque j'étais enfant.

Là où je croyais trouver des vacances, j'ai rencontré la vie.

J'aime la cellule peinte à la chaux où nos deux lits voisinent, le feu que nous allumons nous-mêmes, la cuisine que nous préparons sur le gril. J'aime le verger que nous bêchons chaque jour côte à côte, le carré de pensées que nous arrosons au crépuscule, l'étable où la femme de Basilide nous offre des écuelles de lait tiède.

Hier, j'étais assis sur les marches du grenier, et je me chauffais au soleil. Tu es descendu derrière moi, tu m'as enlacé et tu m'as montré le ciel bleu sur lequel un gros nuage se gonflait comme une voile.

Alors, ô Philippe, j'ai frémi du frisson des arbres et je me suis senti faible comme les jeunes herbes que courbe le vent. Et ce frisson me reprenait soudain tandis que je te menais, en bateau, à la pêche. Je godillais tout doucement et j'avais entouré ma godille d'herbe humide pour ne pas faire de bruit. Tu as pris deux poissons pour notre repas du soir et nous avons amarré la barque à la berge près d'un peuplier touffu. Nous avons quitté nos pagnes. J'avais honte d'être si blanc dans l'herbe verte alors que le soleil avait déjà bruni ton corps. Nous avons fait un concours de plongeons. En sortant de l'eau, tu m'as volé ma serviette et je t'ai poursuivi tout nu à travers la prairie.

Tu t'es arrêté soudain et haletant de la course, nous avons lutté. Je me suis laissé vaincre facilement.

Comme j'étais joyeux de ma défaite !

Le soir, nous sommes allés nous promener sur la grand-route. Nous nous sommes accoudés au pont. Nous regardions l'eau couler, l'eau où se noyait tout le feu du ciel.

Je me suis rapproché jusqu'à ce que mon épaule frôle la tienne, et j'ai murmuré : « quand je mourrai, je veux me faire enterrer ici auprès de toi. »

Un chien a aboyé dans le lointain. L'eau est devenue noire. Le ciel était sans lune.

Et nous nous sommes couchés sans dire un mot de plus.

Ce matin, j'ai compris que j'avais, dans la liberté de la campagne, trouvé l'esclavage.

Ah ! puisse cet esclavage durer toujours et après une telle vie, je n'aurais pas besoin, si je m'en vais jeune, d'être aimé des Dieux.

Voilà, ô Philippe, ce que je dirais si j'étais une vierge. Mais je ne suis qu'un jeune homme et j'ai peur de te fâcher...

*
**

J'ai dit que j'ai mal à la tête et je suis parti me coucher avant la fin du repas.

Mais ce n'était pas vrai. Je ne voulais pas me déshabiller devant Méléagre, car il est plus beau que moi.

Je l'ai laissé seul avec Philippe, mangeant de la tarte aux prunes et buvant du vin blanc. A peine se sont-ils aperçus de mon départ tant ils apportaient d'ardeur à parler de leur passé. Ils nommaient des jeunes hommes que je ne connaissais pas, ils évoquaient à mots couverts des aventures communes. Je n'aurais jamais pensé que les Parques avaient déjà tissé pour Philippe une trame si richement brodée.

Peut-être vont-ils aller au bistro du port et danser ensemble !

Comme la nuit est lente à qui attend ! Je me tourne et me retourne entre les draps frais. Je compte les minutes deux fois plus vite que la pendule.

Par la fenêtre ouverte, entre la senteur de la terre humide. Un rossignol s'égosille dans le marronnier en fleurs.

Dans le marronnier ou le figuier ? Je ne le sais au juste. Je n'ai jamais compris la bienveillance des poètes pour le rossignol.

Lorsque les amants sont unis, que leur importe ses mélodies, mais tandis que chacun d'eux espère et doute, rien de plus agaçant que ce cataplasme de musique sur le cœur.

Mais voici que la porte s'ouvre et que Philippe, suivi de Méléagre, paraît, une lampe à la main. Ils commencent tous deux à se déshabiller. Je les observe à travers mes paupières closes.

Méléagre a plus de force et Philippe plus de grâce.

— Tu couches avec moi ? demande Méléagre.

— Non, le voyage a dû te fatiguer. Je dormirai auprès de Platon.

Chantez, rossignol du marronnier, et vous, chantez, tous

les rossignols sur le pommier, sur le hêtre, dans la dentelle du peuplier !

Philippe s'est étendu auprès de moi.

Méléagre tourne dans la chambre. Il se penche sur mon voisin.

— Te souviens-tu de cette nuit où je suis revenu vainqueur du Stade ?

— Oui, murmure Philippe.

— Les autres fêtaient leur succès, buvaient avec des femmes. Moi, j'ai marché longtemps pour t'apporter ma victoire.

— Il est temps de dormir, Méléagre.

L'autre s'éloigna.

Je l'entends rire tout doucement dans la nuit. Son lit grince un moment, puis il soupire.

*
**

Ce matin Méléagre a lancé le disque bien plus loin que moi.

Et maintenant, il veut aller à la rivière.

— Tu conduiras le bateau en descendant, me dit-il, car le courant est violent, et tu n'aurais pas la force de le remonter. Je prendrai donc ta place au retour.

Il me tend la godille et s'étend auprès de Philippe. Je leur tourne le dos.

Ils se parlent à l'oreille. Ils rient, ils reposent l'un contre l'autre, ils échangent des baisers.

Eros de la petite place, Eros à la flèche de bronze, pourquoi m'as-tu enseigné la demeure de ton ami puisque j'y trouve la douleur ? Plût aux Dieux que je n'eusse jamais quitté Paris. J'aurais peut-être abordé une courtisane à la promenade et je serais rentré au petit jour, guetté par ma mère en pleurs.

La barque penche à droite. Philippe s'est dressé.

— Il va pleuvoir, annonce-t-il.

C'est vrai. Les nuages s'assemblent dans le ciel comme les soucis dans mon cœur.

Les gouttes commencent à tomber, larges et tièdes. Les poules d'eau crient parmi les joncs.

Méléagre quitte sa chemise. Philippe l'imité. Ils plongent et nagent côte à côte. L'averse éclate lorsqu'ils atteignent la berge.

— Rentrons en courant, propose Méléagre, sinon tu vas prendre mal.

Ils s'éloignent, bondissants et nus à travers la prairie, tandis que je trouve dans ma détresse, godiche et godillant, la force de vaincre le courant.

*
**

O Philippe, que m'importe que tu lui aies donné ta journée, puisque cette nuit encore, nous reposons côte à côte, tremblants de nous toucher et gonflés d'une joie qui crèvera peut-être en larmes.

*
**

Le matin, Méléagre prépare son bagage.

J'avais craint qu'il ne s'attardât.

— Je partirai après le déjeuner, nous dit-il.

Philippe décide qu'on l'accompagnera.

Nous voulons faire une dernière promenade en bateau. Nous traversons le pré où les pommiers étirent vers le ciel des rameaux secs et tigrés de mousse, qui s'auroleurent d'étoiles blanches.

Philippe montre à Méléagre le coin de terre que j'ai bêché moi-même. Des poireaux laissent retomber sur le sol déjà brûlé de soleil leurs rubans verts, et des choux montés en graine élèvent au bout de bâtons ligneux des grappes de petites fleurs jaunes.

Nous arrivons au bord de l'eau et Méléagre saute le premier dans la barque.

Philippe m'observe, souriant comme s'il devinait mes pensées.

— Passe, fit-il, je conduirai.

Je refuse.

— Comme il te plaira.

Et il va s'asseoir auprès de Méléagre.

Nous descendons au fil de l'eau, Je remue doucement la godille sans retourner la tête.

J'entends soudain la voix railleuse de mon ami.

— Assieds-toi donc, Platon, la barque descend toute seule le courant.

J'obéis.

Méléagre m'interpelle.

— O Platon, dit-il, que n'as-tu emmené une jolie fille avec toi ? Tu imiterais ainsi notre bonheur au lieu de contempler les arbres de la rive.

Et il enlace Philippe.

Celui-ci se dégage. Il me sourit et prétexte :

— Nous sommes déjà loin, le courant sera dur à remonter, je vais godiller à mon tour car Platon s'est fatigué hier.

Quittant Méléagre, il prend ma place à l'arrière du bateau.

Nous revenons au doux balancement de la godille. Méléagre s'est assoupi. Je regarde son corps étendu. Les jeux du soleil et de l'ombre font saillir les muscles sous la peau dorée. Je dois m'avouer qu'il est beau, et pour me venger, je dis tout haut :

— Quel crétin !

Philippe se retourne.

— Voilà que tu es injuste et grossier. Commencerais-tu à devenir un homme ?

Nous déjeunons tous les trois en silence.

— O Platon, dit soudain Méléagre, tu es bien heureux de ne pas connaître encore le désir. Le lait est lent à rancir mais on ne le fait pas bouillir deux fois. Ainsi j'ai maintenant passé le matin de ma journée, midi brûle mon cœur, mais crois-moi, ce que je sais ne vaut pas ce que tu ignores.

J'hésite à répondre.

Il saisit son bagage et nous sortons.

Nous suivons le chemin de hâlage au bord du canal. Philippe donne le bras à Méléagre. Ils marchent tous deux en évoquant des souvenirs d'une voix qui sonne faux.

Je médite derrière eux les paroles de Méléagre. Quel est ce désir que j'ignore et comment l'appellerai-je autrement qu'Amour ?

Cependant nous parvenons au faite de la colline où nous devons nous séparer. Nous nous asseyons à l'ombre des pins. Des lézards se chauffent sur les troncs, une couleuvre s'enfuit, ondulant dans l'herbe.

Méléagre embrasse Philippe et me tend la main. J'ai un peu pitié de lui. Cette séparation ne se répètera-t-elle pas, un jour, toute pareille pour moi ?

Il élève sa besace au bout d'un bâton et s'élance sur la pente gazonnée.

Nous le voyons descendre, diminuer; il n'est plus bientôt qu'une ombre — une ombre qui emporte avec elle l'innocence de ma jeunesse, le duvet d'argent de la pêche, la rosée éphémère qui sourd de l'amphore au retour du puits — Philippe comprend-il, lui aussi, que quelque chose meurt en moi, qui donne naissance à autre chose.

Je lui pose la main sur l'épaule.

— Viens maintenant, dis-je.

Ma voix, un peu rauque, n'est plus celle d'un enfant. Il me regarde. Je ne détourne point les yeux. Il m'obéit.

.....

Déesse de la Nuit, O Lune dont les tremblants rayons argentent la nuque de Philippe, ses reins que mouille une sueur légère, O Nuit, pleine de nos senteurs mêlées, tu as tué Platon. Je suis un homme...

GUY DE BELLET.

ROGER PEYREFITTE

NOTRE AMOUR

Tirage spécial réservé à *Arcadie* pour les éditions originales

Edition courante : 18 F

Reliée : 24 F

PASSEZ VOS COMMANDES IMMÉDIATEMENT

A paraître le 15 mars

Un livre que tout Arcadien lira avec émotion et fierté !

ROGER PEYREFITTE

Dédicacera

NOTRE AMOUR

EN ARCADIE (UNIQUE DÉDICACE)

LA BREBIS PERDUE

ALLEMAGNE 1941.

par GÉRARD MEZIERES.

Son pull-over largement échancré mettait en valeur son buste bombé. Ses cheveux mal peignés accentuaient son air buté. Dutrieux en le voyant de profil, s'aperçut que ses traits rappelaient ceux d'Antinoüs dont il avait dessiné le masque à l'Ecole... Le café était fumant et répandait une bonne odeur. Les biscuits de la Croix Rouge, écrasés et parfumés au rhum, formaient un magma odorant... Un portrait du Maréchal décorait le fond de la baraque; par une fenêtre, on apercevait le camp où les longues allées rectilignes ruisselaient de l'averse de mars.

— Il n'est pas mal ! sourit Dutrieux, en se retournant vers son camarade Robert, après avoir lancé un regard au jeune militaire qui les servait et remplissait les fonctions de barman. Je comprends que tu ne cherches plus à sortir du camp.

Robert le foudroya des yeux.

— Eh bien quoi ! Qu'est-ce que j'ai dit ? demanda Dutrieux assez penaud, tandis que le jeune garçon retournait au bar servir d'autres consommateurs.

Robert décida de faire à son camarade Dutrieux les honneurs du camp. Sitôt dehors, ils furent accueillis par une bise glaciale. Des flocons de neige fondue aux trois quarts et gelée, étaient accrochés aux pierres du chemin. Un mirador géant comme une grande cigogne vue par Walt-Disney, n'en finissait pas de brouter les barbelés.

— Tu te plais ici ? demanda Dutrieux.

— Que veux-tu ? Il faut se faire à tout. Trois fois j'ai essayé de m'évader; trois fois j'ai été repris. Alors... Je suis resté ici. Je travaille au Bureau, dans l'Administration. On n'est pas malheureux.

Dutrieux réfréna une question qui lui venait aux lèvres au sujet du jeune barman; finalement il n'y tint plus...

LA BREBIS PERDUE

— C'est exact qu'il est jeune. 21 ans, pas plus. Il a été ramassé par les Chleuhs, alors qu'il passait sur une route. Comme il était plus grand et plus développé que ne le sont les gars de son âge, ils n'ont pas voulu accepter ses explications et l'ont ramassé avec d'autres militaires qui avaient essayé de prendre la tangente. Finalement, il est venu atterrir ici...

— Et on n'a pas essayé de faire rétablir sa situation régulière et de prouver qu'il n'était pas mobilisé...

Robert haussa les épaules : « Si tu savais ! Ici, chacun se débrouille... »

Les allées du camp avec les mares d'eau que le machefer répandu un peu partout était impuissant à combler, lui semblaient sinistrement.

— Si nous rentrions, dit soudain Dutrieux submergé par une vague de tristesse.

Robert fit visiter à son compagnon l'intérieur de la baraque qu'il occupait... Des châlits étagés par trois, et entre lesquels des ficelles tendues supportaient des chemises et du linge à sécher au-dessus du poêle... Sur les tablettes disposées autour des couchettes, il y avait des portraits de stars, des découpures d'images et de photos extraites de magazines. Quelques uns avaient des photos de leur famille épinglées sur un cartonage. Le regard de Dutrieux blasé de ce spectacle tant de fois aperçu, revint se poser sur Robert qui enlevait ses godasses pleines de boue.

— Et tu partages deux couchettes de châlité avec...

— Oui, avec le petit que tu as vu. Il s'appelle Pierre Deschazeau, dans l'intimité, Pierrot... Je ne te savais pas si curieux...

Dutrieux avait passé de longs mois dans des kommandos agricoles, en qualité d'infirmier. Il travaillait aussi parfois aux champs. La vie dans le Stalag avec sa grande concentration d'hommes lui était demeurée étrangère. Là-bas, dans sa ferme, Dutrieux voyait les filles passer. Beaucoup de ses camarades avaient des liaisons avec des Allemandes, bien que ce fût sévèrement interdit... Ici, les murs s'étaient refermés à la volupté permise; mais, une autre mytérieuse fleur s'épanouissait... Elle s'enlaçait comme un lierre autour des châlits, prêtait à certains des hommes un charme ambigu, comme si la nature, pour prendre sa revanche de tant de contraintes, avait donné à ces corps esseulés, la faculté étrange de se dédoubler et de récréer la femme au sein de leur solitude.

— Bonsoir ! » dit une voix chantante derrière eux.

Dutrieux se retourna et il reconnut à peine son interlocuteur. Un coup de peigne ayant discipliné ses cheveux en deux vagues symétriques. Ses yeux semblaient plus bleus dans un visage détendu. Ses pieds eux-mêmes, brillant d'une miraculeuse propreté, ne se posaient sur le sol que soutenus, lui semblait-il, par une aile invisible.

— J'ai vu le Chef, dit Pierrot à Dutrieux. Ce n'est pas moi qui suis de chambre, ce soir. On boit un pot...

— Où ça ?

— Mais ici, voyons !

Et il alla chercher sous le lit deux bouteilles de mousseux, au goulot doré, qu'il avait obtenues par un échange, de deux camarades qui travaillaient dans une « champagnerie ».

Les yeux de Robert semblaient subjugués et suivaient avec une attention accrue chaque détail qu'il surprenait.

C'était l'heure où ceux qui revenaient de travailler en ville, regagnaient le bercail; ils s'ébrouaient avec impatience, dans la hâte de retrouver leurs habitudes, leurs copains; courant se rhabiller après la douche, allant chercher à la cuisine les rations de nourriture pour le repas du soir.

Pierrot avait pris sa guitare et commençait à préluder après l'avoir accordée.

— Ma parole. Vous vous trouvez bien ici ! rexit Dutrieux pour la seconde fois, avec une nuance de dépit.

Et son regard s'attardait à l'intimité des gestes qui dénonçaient l'entente régnant entre Pierrot et Robert.

A cette minute, sa solitude semblait plus poignante à Dutrieux.

— Je me demande pourquoi vous ne mettez pas les bouts...

Robert haussa les épaules : « On ne réussit pas toujours ! Et puis, je risque d'être séparé du petit ».

Il baisa le ton comme par une sorte de pudeur pour dire les derniers mots, et son regard s'attarda sur l'image de Pierrot, la main de celui-ci rejoignit la sienne :

— C'est que tu es mon pote !

L'explosion du bouchon de champagne souleva leurs rires et enleva à l'expression de Pierrot ce qu'elle aurait pu contenir d'excessif. Il éclata de rire et tous trois trinquèrent à la prompt terminaison de la guerre.

*

**

Le soir, après l'appel, était un moment de quiétude. Les bruits de la chambrée allaient diminuant; les conversations s'éteignaient lentement. Les sirènes d'un for alarm retentissaient au loin, tandis que par les interstices des rideaux, ceux-ci voyaient les larges palettes lumineuses des projecteurs balayer le ciel sombre.

Robert goutait âprement cette satisfaction de libérer son corps de ses vêtements, et de s'étendre sur sa paillasse. Pierrot auprès de lui, se roulait en chien de fusil dans ses couvertures. En été il laissait sortir son bras nu et parfois un morceau de son épaule brune; en hiver, on ne voyait plus de lui qu'une mèche de cheveux et le bout de son nez. Avant de s'étendre, Pierrot pliait son pantalon et le glissait sous sa paillasse; un instant, il restait nu, et Robert contemplant à la dérobée ses formes élancées; Pierrot aurait été vigoureux, si les restrictions ne l'avaient contraint à rester sur son appétit. Sa peau était très brune sur le dos et la poitrine renflée, à cause des bains de soleil qu'il s'obstinait à prendre, puis, elle devenait plus pâle à la ceinture. Robert, entre ses cils mi-clos, feignait de dormir pour ne pas gêner son partenaire, mais il ne perdait pas un seul de ses mouvements. Il était sensible à ce que le jeune corps de formes si parfaites, ne fût visible que de lui dans l'ombre du châlit, faisant guérite, et Pierrot, d'une ombrageuse pudeur, comme tous les êtres jeunes, mettait un point d'honneur à n'être vu de personne.

Peut-être savait-il que son ami attentif dans l'ombre, ne perdait pas un seul de ses mouvements, mais ils ne se l'étaient jamais dit, et chaque coucher renouvelait le jeu de l'innocence surprise et du dormeur éveillé.

Enfin, la paille craquait sous le corps de Pierrot étendu. Les cartonnages disposés autour d'eux pour les préserver des courants d'air, faisaient aux deux amis une retraite sûre. L'odeur de leurs corps se mêlait à celle de la bougie. L'imagination de Robert le portait à se croire dans la cabine d'un bateau de pêche qui va explorer les grands fonds.

Parfois Pierrot parlait un peu, mais le plus souvent, il se taisait. Son ami attirait sa tête broussailleuse et lui faisait un oreiller de son bras tendu, puis il éteignait la bougie.

Parfois, un rayon de lune glissait entre les châlits et s'arrêtant sur un escabeau, mettait sa fantasmagorie dans ce décor sordide. La tête de Pierrot se faisait plus pesante sur le bras engourdi de Robert. Il retardait le plus possible

la minute de s'endormir et de retirer sa main engourdie, après quoi, lui aussi, il appareillait pour le voyage... avec la sensation rassurante de se sentir seuls pour l'Éternité.

Ce soir, la réflexion de Dutrieux lui revenait à la mémoire : « Somme toute ! Vous vous plaisez ici ! »

Se plaire ! Il y a huit mois, avant d'avoir connu Pierrot, cette réflexion eût semblé à Robert comme une ironie insupportable. Il eût réagi avec violence devant une telle exclamation. Et puis, voici qu'à présent, il l'admettait, sans plus y trouver de sujet d'étonnement.

Par un brusque retour en arrière, il remettait en cause sa vie passée avec sa routine, son esclavage; les dures contraintes imposées par un mariage précipité; on croit épouser une camarade et on s'est choisi pour compagne un être fragile, exigeant, despotique, qui vous sépare de tout ce que vous aimez pour vous enfermer dans son monde à elle ! Oui, il avait effectué avec Pierrot, une brusque plongée dans un univers de sensations, d'élans où il s'était retrouvé, comme un adolescent, dans la cour de la ferme natale, respire l'odeur de la campagne.

Et voici qu'il devait s'avouer que si un ordre de rapatriement l'avait surpris, comme il en arrivait tous les jours et sans en faire bénéficier pareillement Pierrot, il eût hésité à s'engager sur la route de la Liberté...

*
**

Pour incroyable que ce fût, le train de rapatriés et de sanitaires était en gare. Et Dutrieux était du nombre. Il n'avait quitté le Kommando agricole où il travaillait et donnait des soins aux malades, que dans l'attente de cette minute. Mais déjà tant de fois, il avait été appelé pour être renvoyé, alors que tous les contingents de rapatriés étaient déjà comblés, qu'il n'y croyait plus guère. Et, cette fois, c'était vrai. Son numéro avait été tamponné d'un timbre officiel; ses papiers étaient visés au bureau, tous en règle. On chauffait ce train depuis quelques heures déjà dans la gare proche de quelques centaines de mètres... Depuis le matin, Dutrieux était prêt; on avait rangé ceux qui partaient dans un bâtiment à part, bien séparé de ceux qui restaient. Il portait sur la manche de sa capote une bande de toile blanche, épinglée avec des caractères allemands, son nom, son numéro, l'insigne de l'ancienne servitude... Cela voulait dire pour demain, une demi-liberté dans un monde de

captifs d'une autre espèce, et où il aurait peut-être lieu de regretter l'ancien état de choses. Mais à cette minute, Dutrieux pouvait-il y penser?... Revenir parmi les vivants, VIVRE ! Voilà tout ce qui l'occupait. Son compagnon avait posé son barda à côté de lui. Il fumait flegmatiquement sa pipe. Dutrieux, trop agité, piétinait avec impatience. Ses yeux cherchaient un point parmi la masse des autres prisonniers qui commençaient à affluer. Et tout à coup, au moment où il chargeait à nouveau son sac pour partir, il aperçut un garçon, au visage jeune sous ses cheveux ébouriffés, qui courait vers lui. Et dans ses yeux, il y avait toute l'intensité de l'amitié et de l'espérance... Il tenait à la main un billet qu'il agitait et qu'un de ses voisins lui fit passer : des adresses sans doute d'amis à aller voir de sa part. Il revenait. L'autre restait. Devant cette constatation, tout le reste s'effaçait. Le monde des captifs n'était jamais au mieux que celui d'ombres falotes que la poussière du chemin, dans quelques minutes emporterait tout jamais, tant il se sentait impartient de VIVRE.

Robert aussi lui sourit quand il passa devant lui, et l'encouragea d'un mot d'adieu.

Dans l'air frais du matin et l'estomac peu garni par un déjeuner sommaire, il frissonnait; et ses pieds claudiquaient sur les pierres du chemin.

Le groupe passa le portillon d'entrée. Les sentinelles se saluèrent et sous la conduite du wachman, la petite troupe s'éloigna. Quelque part, un oiseau chanta. Dutrieux restait attentif à une image qu'il ne pouvait effacer... Ce jeune homme aux prunelles dilatées, dont les cheveux flottaient dans le vent, et qui regardait au loin le chemin que parcourait un petit groupe d'hommes... le chemin de la Liberté.

GÉRARD MEZIERES.

RELIURES

1966-1967

La reliure : 14 F

LE KALEIDOSCOPE

par ROGER FOUCHER.

Un des jouets favoris de mon enfance était le kaléidoscope.

Je doute que les jeunes — et les moins jeunes — de notre époque atomique, saturés de modèles réduits perfectionnés, téléguidés, merveilles de précision mécanique alliée au bon goût, sachent de quoi je veux parler.

Commençons donc par décrire l'objet. On désignait sous ce nom barbare un cylindre de bois ou de carton muni à l'une de ses extrémités d'une minuscule lentille de verre à travers laquelle on regardait d'un œil en fermant l'autre et, à l'extrémité opposée de deux lentilles occupant tout le diamètre de l'engin et entre lesquelles étaient placés des débris de verrerie colorés. En tournant très lentement le cylindre à l'aide des deux mains, on faisait se déplacer les tessons qui formaient alors des figures géométriques parfois symétriques, d'autres fois très inégales mais généralement d'un fort bel effet.

L'imagination aidant, on pouvait voir dans ces figures des Saints de vitraux, des compositions cubistes, des blés ployant sous le vent et laissant dépasser la tête hybride et tricolore des fleurs des champs, des cristaux de glace sur un carreau de fenêtre, etc...

On pouvait à son gré accélérer ou ralentir la marche et la formation des images. Mais les facultés de création étaient si nombreuses, autant sans doute que les combinaisons possibles au jeu d'échecs, qu'il était pratiquement exclu de recréer deux fois de suite le même enchantement.

Un jour, énervé par cette malice des choses et poussé par le Démon de la curiosité enfantine, je brisai le kaléidoscope pour « voir ce qu'il avait dans le ventre ». Le résultat de cet emportement fut une cruelle déception : je me retrouvai devant des paillettes de verroterie mornes et sans

vie, des brindilles de bois et des bouts de carton. Le château de la fée Dragée était en ruines. On pouvait encore y voir l'épave d'une gondole devant la vitrine d'un artisan de Murano mais c'était TOUT. Une forme définitivement figée, morte parce qu'immuable et la poésie envolée après le désastre.

Il serait facile, trop facile d'épiloguer à partir de ce mince incident. Je préfère en tirer le minimum, c'est-à-dire le maximum de profit, tout étant relatif et sujet à caution. Le kaléidoscope reste pour moi le symbole de l'amour. Oh, pas un symbolisme à portée de foule tel que la canne à papa, le fusil à répétition ou la banane.

Le symbole de l'amour dans le sens le plus noble, le plus élevé du terme.

L'amour, comme mon joujou cassé, présente mille facettes à ceux qui ont la patience de les découvrir, ceci même et à plus forte raison, si l'objet d'amour est unique. On n'a jamais fini d'explorer un cœur, une âme et les aspects de l'amour charnel. Une vie humaine n'y suffit pas. Les avides tournent très vite le kaléidoscope; Don Juans insatiables, ils craignent d'en manquer un tournant. Aussi n'en voient-ils que des aspects fugaces, irréels, inconsistants, volatiles parce que volages. Les raffinés, tourmenteurs du cœur, pour en saisir la beauté tournent très lentement le cylindre avec soin, avec précautions comme un disque fragile et vénérable des débuts du phonographe. Les imbéciles cèdent à l'impulsion irraisonnée. Ils cassent, déchirent sans vergogne, monstres d'égoïsme, êtres de peu de foi et de peu d'espérance... Et se retrouvent gros-jeans comme devant, face à des ruines qui accusent, à l'illusion d'une dernière apparence qui veut encore crâner malgré la défaite. Car il est des défaites honorables et des victoires honteuses. Des vies réussies grâce à un peu de patience ou de calcul et de lamentables acheminements vers la mort sans idéal, sans l'ombre du bien sur la route parcourue. Des vies qui refusent le rétroviseur, le révélateur.

Je ne sais qui je dois remercier selon les convictions de chacun : est-ce Dieu, la Providence, un équilibre raisonné, le facteur chance, Mahomet, Bouddha, la psychanalyse, la morale, toujours est-il que, adulte, je n'ai pas cassé mon second kaléidoscope. Puissent les Conciles, les Puissants du jour de toute espèce : politique, religieuse, scientifique, morale, sociale, ethnique, philosophique, et *tutti-quanti* ne pas s'occuper de moi. Qu'ils aident ceux qu'ils croient de

leur devoir d'aider. Aide-toi le Ciel t'aidera est un lieu commun dont je fais volontiers ma litière.

En souhaitant donner à tous le courage de réussir une vie. Et il en faut au-delà de toute expression. Ce courage, et telle sera ma conclusion, consiste à construire de toutes les façons possibles et non à détériorer ou à disséquer, cela sent trop vite et trop fort le cadavre.

ROGER FOUCHER.

HOMOSEXUALITÉ

Divers collaborateurs

*de l'Association Catholique Hollandaise de Santé Spirituelle
posent les premiers jalons d'une pastorale de l'homosexualité*

Ed. Mame — 196 p. — 9,50 F

DEUX POÈTES

L'époque — toutes les époques peut-être — est dure aux poètes.

Certains se suicident comme Crevel ou Maïakovski, d'autres sombrent, Lannes Le Louët qui, jeunes étaient éclatants. Le conflit de 1939-1945 a eu aussi sa génération perdue.

Olivier Laronde est mort à moins de quarante ans — épilepsie-drogue-éthylisme, autant de signes d'inadaptation, ont eu raison de lui.

De l'archange blond, échappé d'un dessin de Cocteau qu'il était à seize ans au clochard à la barbe en broussaille, la distance est grande et comme il a fallu peu d'années pour la parcourir.

Sa poésie n'est assurément pas d'un accès facile et nos bons amis d'*Arcadie* risquent fort d'être déconcertés par elle.

Des « Barricades Mystérieuses » (1) à « Rien, voilà l'ordre » (2) et à « L'Arbre à lettres » (3) il y a plus d'une sourde beauté, mais toutes les perles ne sont pas aisées à pêcher.

Très celés aussi les thèmes homophiles qui peuvent y être, ci et là, évoqués.

Citons à titre d'exemple ce quatrain inspiré de Genêt :

« Qu'à tes gestes, beau nègre, on accroche une rose,
« En sera-tu vexé ? Tu la gifles, elle pleure
« Comme aux gifles du vent je perdrais mes couleurs,
« Elle aussi : ta peau de ramoneur est en cause. »

(Les Barricades Mystérieuses).

(1) Morihien.

(2) et (3) *L'Arbalète*.

Olivier Larronde était, quelles que pussent être ses failles, un poète véritable, à qui l'ombre de Cocteau a, en définitive sans doute, plus nuï que servi.

Ce maître perfide savait à merveille agréger à son char plus d'une proie, et, tel certains oiseaux, bâtir son nid de matériaux fort disparates.

Son « aura » n'était hélas pas bénéfique et de Radiguet à Kihm ou à Desbordes, quelle jonchée !

Si Olivier Larronde a très tôt disparu, André de Richaud est, lui sinon bien vivant, du moins encore de ce monde, quoique confiné dans un asile.

Il a pris soin de le proclamer en publiant il y a peu, après un long silence, un récit intitulé en manière de défi « Je ne suis pas mort » (4).

Plus récemment vient de voir le jour dans la collection des Poètes d'Aujourd'hui (N° 147) un essai biographique et critique excellent sur l'homme et l'œuvre dû à Marc Alyn (5).

Richaud aussi a connu maints déboires, tous n'étant pas imputables à la seule malchance.

Il a, un peu de ses mains, façonné un destin ingrat.

L'éthylisme, ce refuge de tant de poètes, a été aussi un de ses recours.

N'a-t-il pas écrit avec une lucidité crue : « Je n'ai jamais été fait que pour le vice, la débauche, la destruction implacable de moi-même ou des autres. » ?

Et ailleurs « Il faut être aveugle ou fou pour se contenter de soi et de son propre univers. Les stupéfiants et l'alcool peuvent seuls donner ce monde merveilleux auquel nous manquons. »

« La Fontaine des Lunatiques » (1) est, au nombre des poèmes romanesques écrits par Richaud, un des plus chargés de sens.

On y voit Hugues, le héros s'enfuir à la nage loin d'un vaisseau mystérieux : « La Mandragore » en une scène suffisamment évocatrice pour qu'il soit besoin d'insister :

« Les vagues les avaient dévêtus et ils nageaient agrippés l'un à l'autre, ne faisant plus qu'un corps, qu'une mouvante étoile à huit branches... »

(5) Seghers. Prix : 6,90 F.

Ils étaient collés l'un à l'autre... Leurs cuisses étaient mêlées et leur ventre meurtri par les coups de genou qu'ils se donnaient. Fatigués ils s'éloignèrent de quelques centimètres, bien vite ils se rapprochaient et scellaient leur réconciliation d'une large morsure à l'épaule. Deux fauves qui s'égorgeaient. Deux amants qui voudraient mourir d'amour. »

A celui qui a su écrire :

« Plus sombre qu'un navire où chante l'équipage
« Où les bras des marins
« Ont cette odeur d'amour qui me fend le visage
« Hélas, sans lendemain. »

(Le Droit d'Asile).

et encore : (Poèmes Inédits).

« Regarder ces soldats enlacés
« Qui cherchent l'un sur l'autre la trace
« De cet obus de flamme
« Qui les a soudés l'un à l'autre
« Jusqu'aux prochaines primevères
« Regarder ces gens soudés par l'amour
« Le ventre en feu de penser
« Qu'il va falloir se quitter...
« Regarder, regarder
« Ne regarder rien
« Le monde devrait vous enfoncer dès que vous les ouvrez
« Ces deux doigts de volcans
« Dans nos yeux soi-disant émerveillés. »

Arcadie se devait bien d'élever une modeste stèle.

Voilà qui est fait.

SINCLAIR.

MICHEL DEL CASTILLO

GERARDO LAÏN

« Deux séminaristes vivent une passion terrible...
un amour qui les brûle et les ravit... »

Ed. Bourgois — 15 F

LE COMBAT D'ARCADIE

AGITATIONS

Mêlant allègrement morale, histoire et biologie, une revue médicale (?) se défendait récemment d'avoir l'air de faire ce « grand honneur » à l'homosexualité d'entretenir une fois de plus ses lecteurs de *sodomie*, de *pédérastie*, d'*inversion* et de *travestis*... bref, toute la lyre ! et elle avait l'élégance de blâmer par avance ceux qui s'en offusqueraient, qui envisageraient tout cela comme les variétés d'un « vice » assez repoussant... Plaise à Dieu en effet que ces « demeurés » d'un autre âge n'existent plus ! On reprenait donc toute l'affaire dans un esprit délibérément dégagé... mais ce n'est point ici, *une fois de plus !*, qu'*Arcadie* signalera cet étonnant tissu d'erreurs et d'illusions — parfois folâtres — ou tout simplement d'ignorances. Le tout masqué, bien sûr, sous de grands mots, d'étymologie grecque, et s'étayant sur quelques exemples de célébrités littéraires, c'est-à-dire sur les êtres les moins représentatifs — ou les plus faussement représentatifs — de l'homosexualité courante, quotidienne et banale.

Non, ce qui est effarant, c'est de lire ces choses au siècle « de la pilule » comme on dit couramment aujourd'hui, au milieu de cet immense maelstrom de révolution sexuelle, qui de la Chine à la Californie en passant par les pays socialistes, le Vatican, la Suède, l'Angleterre, etc... s'impose à la planète entière, qu'on le veuille ou non... et en attendant les six milliards d'hommes de 2025 !

Et on utilise toujours les vieux clichés du carrousel journalistique... qui soulève tant de miasmes et de poussières aveuglantes... la *montée* (pas du péril jaune, non ! du péril homosexuel !) le *fléau* (alors qu'on reste tout à fait impassible devant les milliers d'assassinés et de torturés de chaque jour, et pas seulement à Chicago, en Afrique, ou au Viet Nam !) mais ces clichés sont repris, notons le, sans conviction, sans chaleur, car « certaines habitudes nouvelles

LE COMBAT D'ARCADIE

d'être et de pensée », on le reconnaît, font accepter « cette conception de l'amour et des relations humaines ».

Mais pour écrire de telles choses, il faut n'avoir jamais lu vingt lignes de Platon ou d'Aristote, ni de tant d'autres auteurs, japonais, iraniens, américains... ni même Dante ! mais passons ! Il faut ignorer aussi que des hommes de la taille d'Herbert Marcuse (Eros et la civilisation) ou d'Erich Fromm (La peur de la liberté) ont collaboré au récent cahier de *Partisans* (octobre-novembre 1966) dont *Le Monde* a quelque peu rendu compte le 27 décembre.

C'est le souffle nouveau de cette révolution, tout de même, et bien que sa manifestation en soit souvent assez pitoyable, qui nous vaut l'audace trébuchante de ces enquêtes, reportages, colloques, etc... qui, cahin-caha, à travers conciles et cercles œcuméniques, confrontations des uns et des autres, « remettent en cause » les interdits et les tabous traditionnels de nos civilisations judéo-chrétiennes.

Faut-il, là aussi, s'indigner de tant d'erreurs, de tant d'à peu près, de tant d'ignorances, qu'il s'agisse du *Candide* de 1965 (comme du *Crapouillot* de 1955) de ces *Amours en marge* (1966) qui sans malveillance spéciale, retritent une fois de plus tout ce magma d'informations sporadiques et mal digérées ? ou de ces *Reportage* n° 20, 22, 23 (fin 1966 début 1967) qui allient les séductions truculentes de photos très « sexy » (à la mode la plus américaine) à des condensés, ou à des précisions honnêtes, telles qu'on peut en lire ici même ? (Sous la photo du *Sommeil* lesbien de Gustave Courbet, qu'on situe à l'Orangerie, alors qu'il est au Petit Palais, voisinant donc cet hiver avec les ferrures et les bois de Picasso, on aurait pu noter que les *Demoiselles des bords de Seine* ont inspiré aussi l'auteur de *Guernica*, contribution à cette illustration renouvelée, restructurée, et haute en couleurs, de l'éternité de Lesbos ! du musée de Bâle, au Grand Palais).

Ainsi les « mini-sexes » eux-mêmes, comme titre *Reportage !* (y-a-t-il rien de plus stupide que ce terme ! qu'on en parle donc à l'auteur des *Paravents* ou au Docteur Antonio Gandin qui, lui, est parfaitement informé de toutes les études parues sur ce sujet et dans tous les pays !) se trouvent donc le prétexte d'une vague initiation du public... qui, secouant le conformisme traditionnel, étouffe moins qu'il y a un demi-siècle, ou même qu'il y a vingt ans. Mais il est un peu désorienté : « Nouvelles habitudes d'être et de pensée »... en effet : blousons plus ou moins noirs, cheveux

plus ou moins longs ! Mais de là à connaître véritablement le fait homosexuel (dans son immense variété) il y a loin ! et il est triste de constater que la France ne peut opposer à peu près qu'un seul ouvrage, celui de Raymond de Becker — mais sincère et modeste — à ces études très sérieuses, très ouvertes, très répandues, qui paraissent depuis longtemps à l'étranger.

Arcadie en reparlera : Bovet, Klimmer, etc... et ce livre de poche néerlandais-allemand, de la Furche Verlag : *Der homosexuelle Nächste*, parmi d'autres, qui s'enrichissent de références et de bibliographies très fournies, comme l'*Omosessualità* de Gandin (7^e édition).

Si la France — la France de ces novateurs vigoureux que furent en leur temps, par leurs vues sur la vie, les Rabelais et les Molière, les La Mettrie et les Diderot, les Claude Bernard, ou les Jean Rostand d'aujourd'hui — ne semble traversée, à cet égard, et en ce moment, que par de vaines agitations, rappelons nous que le reste du monde bouge, et que ses agitations sont en tout cas moins vaines.

DANIEL GUERIN

KINSEY ET LA SEXUALITÉ

« Un coup au puritanisme »

196 p. — 7,50 F

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR SOCRATE

par FRANÇOISE d'EAUBONNE.

Tout le monde sait que le procédé d'enseignement socratique (1), cette perpétuelle provocation à la pensée où le maître s'instruit en même temps que l'élève, se nomme « maïeutique », par allusion à la sage-femme dont Socrate était le fils. Mais on oublie d'autres influences : le père sculpteur, et l'initiatrice, Diotime de Mentinée. Intellectuelle comme seule pouvait l'être une courtisane de cette époque, celle-ci avait appris à Socrate à apprécier l'aspect spiritua- liste de l'amour entre hommes. La trinité qui préside au génie socratique est ainsi plantée, aussi implacable qu'une « constellation familiale » :

Le père. Amour des formes et de leur beauté.

La mère. L'accoucheuse qui n'enfante pas, mais aide à enfanter.

La femme. Préceptrice avant toute chose, elle initie à la fois à l'art d'aimer et à celui de penser; *imago* féminine bien différente de l'épouse acariâtre et bornée, de la Xantippe enfermée dans les contingences ménagères.

Voici que désormais le stimulus dû à la présence et à la riposte d'un garçon jeune et beau restera une constante entièrement nécessaire au jaillissement créateur d'un Socrate. C'est lui-même qui le dira, l'avouera, le proclamera plutôt; il y revient à plus d'un endroit; relisons, dans le *Charmide* l'effet que produit sur le penseur la vue de ce qu'il découvre en écartant le manteau sur la nudité gracieuse de son disciple : « Je ne possédais plus, j'étais tout en feu. » (*Charmide*, 155.) Par un de ces retournements dialectiques familiers à la psychanalyse, il ne veut s'intéresser qu'aux migraines de l'adolescent; ce qui était en bas est refoulé

(1) Extrait de *Sodome au Sexe Inconnu*, en préparation.

vers le haut, et le pôle inférieur devient la tête, siège de la pensée. On voit là une des ruses du subconscient; mais comme Socrate est Socrate, il ne s'y engluera pas; il en tire aussitôt une formulation claire et rationalisée; refusant de se duper lui-même, il ne cédera pas pour autant à son désir parce que c'est *réellement* l'accès aux zones supérieures qui le passionne; par un acte de sublimation volontaire qui n'a rien à voir avec la rétention chrétienne, il prend appui sur cet émoi sensuel pour s'élever d'un bond jusqu'à traiter le thème de la sagesse. (Même type d'effet produit par la contemplation de l'épaule nue de Critobule.)

On remarquera dans ce processus une ascèse volontariste étonnamment semblable à un des plus mystérieux exercices pratiqués par la secte hindoue du « tantrisme de gauche ». Là aussi un désir homosexuel est provoqué sciemment et même un acte est entrepris, jusqu'à la limite de la tension érotique; et au dernier moment qui précède l'éjaculation, le maître interrompt ce qu'il perpète sur le disciple afin d'obtenir par ce renoncement volontaire une orientation *vers le haut* de la poussée vitale qui doit, dans la doctrine de cette secte, métamorphoser l'orgasme refusé en extase mystique.

Mais ce qui est chez l'Hindou processus en vue de l'union divine n'est chez le Grec raisonnant et humaniste qu'un appel à un stimulus destiné à se transformer en formulation orale sur un plan supérieur à la simple émotion érotique dont il naît. Tel est l'aiguillon ardent dont le maître de Platon, ainsi qu'une nouvelle Io, s'inflige pour harceler la course de sa pensée. C'est semblable à la vierge amoureuse de Zeus qu'elle ira rejoindre sur les sommets le voleur de feu, Prométhée, ce héros maudit par les dieux et supplicié comme Socrate le sera. La vie de Socrate est désir volontairement inassouvi; sa fin terminera cette longue torture par un bref martyre.

Nous nous sommes étendus sur la genèse de sa pensée pour pouvoir clairement mettre en relief l'étroit rapport entre son type d'érotisme et le devenir de sa recherche, ce qu'on pourrait appeler sa « pensée-se-faisant ». La chasteté qu'il témoigna n'autorise point à dire qu'il fut « Grand » selon le critère jaspérien parce qu'il était Socrate, *en dépit de son homosexualité*, et l'eut été sans elle; elle est à l'origine de tout Socrate, le méthodologiste comme le philosophe. L'homme Socrate est parti de cette trinité énoncée plus haut; il lui doit l'amour des beaux corps masculins

que sculptait son père, renforcé encore par l'adhésion passionnée que leur marqua Diotime, et de plus traduit grâce à l'élément intellectualisant que contient ce second schème; enfin intervient le dernier facteur : cette ardente recherche de la « fécondation » et de la « grossezza » d'une *imago* masculine. Lui, Socrate, est « stérile à cause des dieux »; on ne saurait mieux signifier : « Moi, homme, je ne puis féconder charnellement un autre homme »; mais là encore les pôles s'interchangent et ce qui était en bas est repoussé vers le haut, ce qui était chair aliénée par l'espèce est projeté dans la lumière de l'esprit; ne pouvant faire un enfant à ces nobles corps inutilisables, il les fera accoucher par l'intelligence; il y prendra plaisir, ce sera son unique forme de possession. Qu'il lui est facile de rester chaste de fait ! C'est par la controverse qu'il fait l'amour, et un amour toujours insatisfait et toujours fertile, puisque *spirituel*; alors que l'amour *charnel* de ces mêmes éphèbes serait toujours satisfait et toujours infécond.

C'est donc à partir de Socrate et de sa méthodologie que nous prendrons conscience, en Occident, du dynamisme moniste de la pulsion vitale chez l'homme. Il ne s'est donc agi nullement de faire d'un garçon à l'incertaine sexualité un homosexuel convaincu, et à partir de là un amant du Beau, du Bien et du Vrai; pas plus — ce serait impensable avant le christianisme — un être désincarné et chaste refoulant ses désirs pour les sublimer; mais l'originalité de l'éthique socratique est de fournir une perspective spiritualiste à des mœurs qu'il ne réprovoque que si elles en restent au stade où il les a trouvées; mais aussi, par son propre exemple, par l'alchimie audacieuse qu'il tente sur lui-même, sa grande et profonde originalité, qui embarrassera pour des siècles les héritiers du judéo-christianisme, ce sera de prouver ce qui va de soi, simplement et d'une seule coulée, contrairement à tous les dualismes du monde : le passage possible des troubles de la chair aux joies et aux triomphes de l'esprit.

FRANÇOISE D'EAUBONNE.

COUPABLE OU NON COUPABLE

par RAYMOND NORMAND.

Mon ami X... n'avait certes pas bien choisi son week-end à mon gré, pour m'inviter dans sa villa au bord de la mer à la pointe de cette Hague sauvage. Le vent soufflait avec violence, ce qui est très fréquent dans cette partie du Cotentin, et la mer déchaînée que nous contemplions par la fenêtre du salon offrait un spectacle vraiment impressionnant.

— Oui, mon cher ami, fit-il après avoir épuisé les sujets habituels qui alimentaient d'ordinaire notre conversation, il faut que je vous confesse le drame qui a bouleversé ma vie et je puis dire celle des miens.

Je ne m'attendais certes pas à entendre une confession, et, sur invitation de mon hôte, je m'installai dans un fauteuil tandis qu'il prenait place près de la grande cheminée où de grosses bûches se consumaient lentement.

— Il y a une vingtaine d'années, commença-t-il, tout en attisant la braise avec un soufflet, je n'avais donc que vingt-cinq ans à l'époque, je fis la connaissance un jour sur la plage d'un splendide garçon. Je n'y avais pas prêté attention tout d'abord, étant donné qu'il était arrivé en compagnie de deux jeunes filles. Ils avaient pris place non loin de moi et j'avais quand même admiré cette superbe plastique, mais je n'aurais pas été intrigué outre mesure si je n'avais pas été l'objet de petits coups d'œil lancés à la dérobée.

Ils me rejoignirent dans l'eau avec leur ballon de plage et commencèrent une partie. Le garçon, que j'avais entendu prénommer Jean-Yves, me lança soudain le ballon que je renvoyai aussitôt, puis une des jeunes filles me l'ayant lancé à son tour, je m'intégrai peu à peu à leur petit clan, et au bout d'un bon moment, nous revînmes tous ensemble sur le sable pour nous sécher. J'appris que la plus jeune des filles était sa sœur Françoise, l'autre sa cousine Annie.

COUPABLE OU NON COUPABLE

La conversation tomba sur le cinéma et, découvrant des goûts communs, nous décidâmes, Jean-Yves et moi, de nous rendre ensemble à la séance du soir.

Je dois avouer que nous fûmes fort distraits pendant la séance car la pénombre avait favorisé quelque peu nos désirs mutuels et c'est la main dans la main que nous suivîmes le déroulement de cet excellent film policier.

Nous étions devenus des amis inséparables, sortant tantôt seuls, tantôt en compagnie de Françoise et d'Annie, lesquelles étaient charmantes du reste, et nous permettaient de donner le change. Nous devions passer un été merveilleux. Je savais que Jean-Yves aimait également les filles, mais il songeait tout d'abord à sa situation et n'envisageait le mariage que bien plus tard. A vingt-trois ans on a encore le temps d'y songer.

Hélas, tout cela était trop beau, et au printemps de l'année suivante il me fit part au cours d'une promenade à la campagne de son intention de se marier, et j'ai appris ainsi qu'il fréquentait une jeune fille depuis trois mois déjà. J'en éprouvai un pincement au cœur et devant mon air renfrogné il crut devoir ajouter : « Mais c'est merveilleux, puisque je vais entrer dans ta famille ! »

La stupeur prit la place de ma déception, et je demeurai interdit pendant plusieurs secondes.

— Eh bien ! cela ne te fait pas plaisir ? poursuivit-il. Je vais épouser ta sœur !

Il lui fut impossible de m'arracher une parole de toute l'après-midi, et il se renferma lui aussi dans le même mutisme. Nous nous quittâmes sans mot dire chacun avec ses pensées.

Vous savez, mon cher Raymond, combien je suis attaché aux liens familiaux et combien j'adore ma sœur. Aussi à la pensée que Jean-Yves devrait la tromper pour venir me rejoindre, cette liaison m'apparut monstrueuse. De plus, il terminait ses études d'ingénieur et risquait fort d'être muté dans une autre ville, ce qui ne lui aurait pas déplu, je le savais. Ma sœur de son côté ne se plaisait pas à X... ; par conséquent Jean-Yves était perdu pour moi.

D'autres pensées aussi affreuses vinrent également germer dans mon cerveau. Après quelques années de bonheur conjugal Jean-Yves ne retrouverait-il pas fatalement ses désirs pour les garçons ? Ne risquerait-il pas de détruire son foyer par une regrettable aventure ? Quelle catastrophe

pour ma sœur et pour ses enfants ! Bon nombre d'entre eux sont, hélas, les tristes victimes de ces drames familiaux.

Ce mariage m'apparaissait, jour après jour, comme un acte criminel qu'il fallait éviter à tout prix. Mais comment ? Discréditer Jean-Yves aux yeux de ma sœur en mettant sur pied une terrible machination afin qu'elle découvre les véritables penchants sexuels de son fiancé ? Je ne m'en sentais pas le courage. Et cependant, quelque chose de plus affreux, de plus abominable, devait survenir brusquement.

Ce samedi-là, ma sœur n'avait pas pu nous accompagner. Il est vrai que le temps, assez froid malgré la fin mai, n'incitait pas beaucoup à la baignade. Nous nous rendîmes donc seuls à la plage, Jean-Yves et moi, et selon son habitude, il se précipita aussitôt à l'eau. Je m'étais pour ma part contenté de me promener sur les rochers que la marée qui commençait à baisser découvrait petit à petit. Soudain je vis Jean-Yves qui nageait à une dizaine de mètres des rochers, agiter les bras et disparaître sous l'eau à plusieurs reprises. Il essaya d'appeler, mais ses cris étaient étouffés. Cloué sur place, je regardais cette scène sans faire un geste, sans tenter quoi que ce soit, conscient quand même, ce qui est le plus effroyable, que Jean-Yves était en train de se noyer. Je me pris même à regarder autour de moi si quelqu'un était témoin de cette scène. Puis, je me mis enfin à courir en direction d'un groupe de pêcheurs que se trouvaient à une bonne centaine de mètres de là. Ils revinrent avec moi et l'un d'eux parvint enfin à repêcher le corps de Jean-Yves. La mort, hélas, avait déjà fait son œuvre. Pourquoi n'ai-je pas plongé aussitôt ? Ne me le demandez pas, j'aurais trop peur de la réponse.

Je ne vous décrirai pas les moments pénibles qui suivirent. Le chagrin de ma sœur fut immense, et je fus à plusieurs reprises sur le point de tout lui avouer, pensant que cela pourrait peut-être atténuer sa douleur. Puis avec le temps tout s'effaça et quatre ans après elle épousa un garçon qu'elle avait connu l'année précédente au cours de ses vacances sur la côte basque.

Deux enfants, deux filles, naquirent de cette union, et devant le bonheur apparent de ma sœur, j'oubliai à mon tour le drame qui nous avait frappés tous les deux.

Cet apaisement de mon âme fut de courte durée car, après six années d'une union que je croyais sans nuage, une lettre bouleversante de ma mère me parvint alors que je me trouvais en vacances. J'apprenais avec stupeur que

mon beau-frère venait de quitter ma sœur pour partir avec une femme. Ce n'était pas la première fois apparemment qu'il faisait de telles incartades, mais cette fois-ci le fossé était plus profond, il avait volontairement abandonné son foyer. Ma sœur ne s'était jamais plainte pour ne pas peiner ma mère déjà très éprouvée depuis la mort de mon père. Je décidai de rentrer sur l'heure, abrégant ainsi mes vacances. Ce coup du sort ouvrait à nouveau une plaie difficilement cicatrisée, et mon crime m'apparut une fois de plus dans toute son horreur. Certes je n'étais pour rien dans le malheur qui frappait ma pauvre sœur, mais peut-être aurait-elle été très heureuse avec Jean-Yves.

Le divorce fut prononcé, à son profit évidemment, et elle obtint la garde de ses deux enfants. Elle était à l'abri des soucis matériels, heureusement, mais sa vie était définitivement brisée et elle n'avait plus que le réconfort de ses enfants, de sa mère et de moi.

Voilà, mon cher ami, le drame qui a bouleversé ma vie et que je n'ai jamais pu effacer de ma mémoire. Jugez-moi comme bon vous semblera. »

Le silence était retombé dans la grande pièce et seul le grondement des vagues venant se briser sur les rochers au pied de la villa, se mêlait au pétilllement du feu dans la grande cheminée où mon ami venait de jeter une nouvelle bûche. Pendant tout son récit, assis devant lâtre, il ne m'avait regardé une seule fois, me tournant presque le dos. Sans doute soulagé d'un gros poids il bourra sa pipe et se renversa dans son fauteuil, attendant inévitablement ma réaction, peut-être comme un verdict.

RAYMOND NORMAND.

LIVRES ANCIENS
LIVRES NOUVEAUX

VOCATION SPIRITUELLE

DU PSYCHIATRE

du Docteur GILBERT ROBIN.

Plus encore, sans doute, que toute autre spécialité médicale, la psychiatrie requiert de qui s'y consacre humilité, ferveur et sens de l'humain. Dans ce domaine angoissant des maladies de la personnalité, où se dissolvent les liens logiques, où s'anéantit la réalité, où se matérialisent les monstres, le psychiatre doit garder sans cesse, non seulement l'esprit clair, mais le cœur fraternel. Chimiothérapie, électrochocs, psychochirurgie, font certes des progrès incessants, mais ne doivent pas estomper le drame humain qu'est avant tout la maladie mentale.

Le Dr Gilbert Robin, dont on connaît l'œuvre à la fois médicale et historique, se penche aujourd'hui sur le métier qu'il pratique avec amour depuis de nombreuses années; et le résultat de sa méditation est ce petit livre stimulant (1).

La psychiatrie pose, par son essence même, tous les problèmes métaphysiques de la liberté, de la responsabilité, du bien et du mal. Le Dr Robin ne cherche nullement à les esquiver. Tout au contraire, il proclame nettement qu'à côté du névropathe irresponsable, simple malade, il existe l'alcoolique, le drogué, responsables de leur déchéance, et qui méritent certes qu'on les soigne, mais non qu'on s'apitoie sur leur sort. « Il faut se méfier de la pitié et de la sensibilité. N'ayons pas le culte des déchets. Les escrocs et les criminels n'ont que trop tenu la vedette. De grâce, escamotez-les. »

Ces lignes suffisent pour montrer que *Vocation spirituelle du psychiatre* n'est ni un livre lénifiant et bénisseur, ni conformiste et académique. Il s'adresse en premier lieu aux étudiants en psychiatrie et aux jeunes psychiatres, mais, par-delà eux, à tous les hommes soucieux de scruter les mystères de la psychopathologie et de ses implications philosophiques.

(1) Dr Gilbert Robin : *Vocation spirituelle du psychiatre*. Paris, éd. France-Empire, in-8°, 270 p. Prix : 10 F.

Le tableau clinique que présente le Dr Robin des diverses sortes de névroses et de psychoses est haut en couleurs, frémissant d'émotion et d'expérience vécue. De même, les chapitres consacrés aux diverses thérapeutiques — avec une réticence marquée envers les excès de la « mode » psychanalytique.

Le lecteur arcadien remarque avec intérêt et joie que, à aucun moment, l'homosexualité n'apparaît dans le tableau dressé par le Dr Robin. Celui-ci s'est expliqué là-dessus dans son livre sur Henri III (2). Pour lui, l'homosexualité peut cohabiter avec les névroses et les psychoses, elle peut à la rigueur en faciliter le développement en raison des tensions psychologiques dangereuses que subit souvent l'homosexuel, mais elle n'a, en soi, rien qui permette de la considérer comme d'ordre psychopathologique. Comme on souhaiterait que cette sage position soit adoptée par tous les psychiatres ! mais hélas...

Le livre du Dr Robin est un livre ambitieux. Il donne, de la vocation du psychiatre, une image d'une grande noblesse, et affirme un spiritualisme convaincu. Mais il traduit aussi — et c'est ce qui nous le rend le plus proche — les doutes, les anxiétés, les hésitations du médecin face au malade qu'il a devant lui, et qui est son frère.

Comme celle de tous les hommes, la vocation du psychiatre est l'angoisse, mais en définitive, « c'est cette angoisse même qui le sauvera » : belle formule, qui est la conclusion du livre et qui le résume magnifiquement.

MARC DANIEL.

(2) *L'énigme sexuelle d'Henri III* (Paris, 1964), chapitre « Réflexions sur l'homosexualité ».

GORE VIDAL

LA MAUVAISE PENTE

« par l'auteur du *Garçon près de la rivière* »

Ed. R. Laffont — 224 p. — 14,20 F

MARCEL PROUST

(VOLUME II : LES ANNÉES

DE MATURITÉ

de GEORGE D. PAINTER.

En lisant le deuxième volume du *Marcel Proust* de M. Painter (1), j'ai appris une bonne leçon, dont je ferai mon profit à l'avenir, à savoir qu'il ne faut jamais rendre compte du premier tome d'un ouvrage avant d'avoir lu les autres !

Les lecteurs d'*Arcadie* se rappellent sans doute que, dans le numéro de mai 1966 de notre revue, j'avais exprimé, à propos du premier volume de cette monumentale biographie proustienne, à la fois mon admiration pour l'érudition de l'auteur, et un certain scepticisme quant à l'utilité finale de son entreprise. Je reconnais très volontiers aujourd'hui, en battant ma coulpe, que les arbres, faute de recul, m'avaient caché la forêt. Il serait absurde de juger *La Recherche du Temps perdu* uniquement d'après *Swann* et les *Jeunes Filles en Fleurs*, alors que toute la signification de l'œuvre est cachée dans le *Temps retrouvé*. J'ai conscience aujourd'hui qu'il était aussi présomptueux de ma part de parler de l'œuvre de M. Painter sans en connaître la totalité.

Que reprochais-je en effet à son premier volume ? l'excès de minutie d'une recherche « pointilliste » qui, passionnante sans doute pour les dévots de Proust, risquait d'accabler sous son abondance même le lecteur non spécialiste. Il m'avait semblé que, de cette méticuleuse reconstitution, la physionomie de l'homme que fut Marcel Proust ne ressortait pas plus vivante que d'une simple lecture de son œuvre.

Mais ce premier volume s'arrêtait à l'année 1903, c'est-à-dire au moment précis où, par la mort de son père et de sa mère, Marcel Proust allait se trouver brutalement confronté au drame du *Temps perdu*, et allait entreprendre la quête qui, en treize ans, le mènerait du *Côté de chez Swann* à l'éblouissement déchirant du *Temps retrouvé*.

C'est donc dans ce deuxième volume que M. Painter devait traiter toute la composition de *La Recherche*. Et ce simple fait aurait dû me rendre plus prudent dans mon jugement. En outre, parallèlement à

(1) George D. Painter : *Marcel Proust, II : 1904-1922, les années de maturité*. Paris, Mercure de France, 1966, in-8°, 517 p., ill. Prix : 30,85 F.

l'élaboration de l'œuvre et inextricablement mêlé à elle, ces années 1904-1922 ont vu l'épanouissement — si l'on peut ici employer ce terme — de l'homosexualité de Proust, et sa progressive transformation en une assez bonne approximation de l'enfer.

M. Painter, en abordant cet épineux aspect de la personnalité de Proust, n'a rien abandonné de son érudition ni de son honnêteté. Bien que ne partageant nullement — du moins je l'imagine — les goûts de son héros, il n'a voulu ni dissimuler aucun témoignage ni voiler ou estomper aucune image de la vie intime de l'écrivain.

Son mérite, en agissant avec cette franchise, est grand. Non certes que les ébats de Proust à l'hôtel d'Albert Le Cuziat aient été jusqu'à présent inconnus. Les livres de Maurice Sachs, d'André Germain, voire même d'André Gide, les avaient révélés au public depuis plusieurs années déjà. Mais c'est la première fois, il me semble, que cet aspect de la personnalité de Proust est mis en lumière dans une biographie d'ensemble (2) et que le grand public se trouve confronté à cette image si peu conforme à l'idée traditionnelle qu'il peut se faire d'un écrivain qui figure aujourd'hui au programme du baccalauréat.

(L'éditeur, du reste, n'a pas osé tout à fait prendre à son compte le courage de M. Painter. Il a cru nécessaire d'insérer, page 313, une note parfaitement ridicule où il prétend que « l'auteur n'entend pas prendre parti sur le degré de certitude des faits relatés... ». Or cela est absolument faux, puisqu'au contraire M. Painter ne cesse d'affirmer que « l'on ne peut guère mettre en doute la réalité qui est le point de départ » de ces anecdotes, et qu'il s'appuie sur ce tableau clinique de l'homosexualité de Proust pour expliquer certains aspects de son œuvre.)

Il n'est pas question ici de reprendre en détail chacun des aspects de l'œuvre monumentale de M. Painter. Même à nous en tenir aux pages qui traitent de la sexualité de Proust, il faudrait disposer de tout un fascicule d'*Arcadie* pour exposer — et à l'occasion discuter — l'abondance des faits relatifs et des opinions exprimées par l'érudit universitaire anglais.

Qu'il nous suffise, pour inciter tous les lecteurs cultivés de notre revue à acquérir les deux volumes de M. Painter, de dire que nul homosexuel ne pourra plus désormais, sans risquer de tomber dans le ridicule, parler de Proust en ignorant tout ce que cette œuvre apporte de précision sur les mœurs de l'auteur de *Sodome et Gomorrhe*.

Un des points définitivement établis par M. Painter est d'ailleurs que, tout au moins sur le plan sentimental, sinon sur le plan physique, Proust fut longtemps partagé entre l'amour des jeunes gens et celui des jeunes filles, et qu'il serait tout à fait abusif de chercher à masculiniser systématiquement tous les personnages et tous les épisodes féminins de *La Recherche*.

(2) A cet égard, le livre d'André Maurois sur Proust, que je rappele avec éloges dans mon article de mai, est d'une timidité qui confine à l'hypocrisie, si l'on songe que le nom d'Alfred Agostinelli, principal modèle d'Albertine, n'y est même pas cité !

Egalement intéressante — et, à mon sens, convaincante — est l'explication donnée par M. Painter de la curieuse répugnance mise par Proust à avouer sa propre homosexualité, contrastant avec la franchise de Gide et de **Corydon**. C'est que, pour Proust, l'homosexualité restait intrinsèquement perverse, maudite et liée à une notion de sacrilège à l'égard de la mémoire de sa mère, quelque chose d'obscur, de nocturne, alors que Gide y voyait la forme d'amour la plus lumineuse et la plus affranchie de la pesanteur : ce qui, par parenthèse, explique assez bien que la critique bien-pensante se soit acharnée sur Gide, alors qu'elle s'est montrée si indulgente pour Proust, dont les tableaux de mœurs sont pourtant autrement scandaleux !

Je suis convaincu qu'en achevant la magnifique page 451 de ce deuxième volume — et cette longue phrase où M Painter, et ses traducteurs, ont su trouver un rythme proprement proustien pour exprimer le mystère du Temps retrouvé — tous ses lecteurs n'auront rien de plus pressé que de lire, ou de relire, **La Recherche du Temps perdu** (3) : une telle conviction est, je crois, le meilleur éloge qu'on puisse faire de ce monument d'intelligente et chaleureuse compréhension de l'homme Marcel Proust et de son œuvre.

MARC DANIEL.

(3) D'autant plus que, pour la première fois, l'œuvre de Proust est maintenant publiée en Livre de poche !

SYMPATHIQUE ACCUEIL CHEZ

BARLAY

CHEMISIER-TAILLEUR

167, boulevard du Montparnasse, Paris (VI^e)

DAN. 91-66

(ouvert tous les jours de 9 h à 20 h)

(le lundi soir jusqu'à 22 h)

Une remise est consentie aux Arcadiens

AMOURS EN MARGE

par MARGUERITE GILLOT (1).

Il est des livres pavés de bonnes intentions : apparemment celui-ci en est un.

Cela ne suffit pas hélas à leur donner intérêt et qualité.

Je fais figure d'ingrat, bien sûr, envers un auteur qui prêche à l'exemple de notre revue, tolérance, humanité, compréhension.

Et qui décrit même **Arcadie** comme un club fréquenté par des intellectuels, des artistes, des écrivains. L'auteur n'a jamais eu l'occasion de venir parmi nous un dimanche !

Laissons-lui ses généreuses illusions, mais, sans goût abusif de la généralisation, craignons qu'une large part de sa documentation ne soit du même tonneau.

Que ne découvre-t-on pas en effet dans ses pages ? Que Bourdet par exemple a écrit une pièce **Les Violettes** créée par Vera Sergine : singulier travestissement de **La Prisonnière** — Voilà où mène la synecdoque !

Mais il y a plus étrange, que penser de ce propos (P. 106) : « Dans les pays musulmans, même une prostituée de bas étage refuse de pratiquer l'onanisme; protestant que seuls les chiens ont l'habitude de lécher les parties sexuelles ? »

Les Arcadiens, qui ont déjà eu connaissance de savantes exégèses sur l'onanisme, n'en reviendront pas de le voir assimiler à l'irrumation.

Technique défaillante et documentation plus que sujette à caution : bon nombre d'entre nous seront assez effarés d'apprendre qu'une célèbre tenancière de Montmartre (elle entre dans la littérature, c'était immanquable un jour ou l'autre) exploite « une maison close pour invertis située dans une impasse de Clichy » !

Compilation, ce sont là de tes coups !

Hormis une première partie, consacrée aux Lesbiennes qui rend un son assez vrai, **Amours en Marge** est un ouvrage dont la nécessité ne se justifie pas.

L'auteur a, je le crains, voulu battre tant qu'il était chaud le fer d'une certaine actualité et... s'est brûlé les doigts. Mais que diable allait faire dans cette galère cette dame, radiesthésiste appréciée nous dit-on, mais qui est beaucoup plus à son aise dans le domaine de l'invisible, des envoûteurs et des mages que dans les labyrinthes homosexuels ?

SINCLAIR.

(1) Table ronde. Collection l'Ordre du Jour. Prix : 13,40 F.

CHRONIQUE DES ROMANS

Il est des romans où l'homophilie s'étale — pas toujours avec bonheur — d'autres où tout reste en filigrane.

Les Arcadiens, souvent, préfèrent les premiers, j'avoue avoir du goût pour les seconds; ils font crédit plus largement à l'imagination du lecteur, à son intelligence aussi.

Ainsi *Tropiques de l'Amour* (1), de notre ami Guy de Bellet, est d'une grande discrétion.

L'aventure du jeune européen, expédié en Afrique pour expier quelques pécadilles de jeunesse, qui se laisse subjugué par le pays et finit par y laisser sa vie, a été contée plus d'une fois.

Comment le jeune Bob Galba se laisse prendre aux pièges divers d'un monde en voie de transformation, se marie avec une noire, est rejeté par les blancs et ne s'intègre à l'Afrique que pour y trouver la mort, voilà ce que vous apprendrez au long de cet ouvrage aimable et d'une lecture aisée.

L'auteur connaît bien l'univers qu'il dépeint et montre comment son héros se laisse progressivement « bouniouler ».

Bob vit à l'indigène, chez ses commis : Assomou, un éburnéen, puis, plus intimement, chez Doudou, un Sénégalais fixé en Côte d'Ivoire.

Tous deux finissent même par « se crêper le chignon » pour leur patron.

C'est empoisonné par une concubine frustrée qu'il meurt en même temps que Doudou. Ce pourrait être le thème d'une complainte comme on en chantait au siècle dernier, c'est un récit vif, enlevé, divertissant.

Entre les lignes seulement l'on peut trouver quelques timides allusions à l'homophilie.

Par hasard, en faisant un rapprochement entre *Tropiques de l'Amour* et un roman de vingt ans antérieur (2), j'ai appris qu'ils étaient du même auteur.

Mais sans doute pour satisfaire à la pruderie de l'époque ou par goût du secret, tout ce qui avait trait aux amours du héros avec des noirs dans la première œuvre a disparu de la seconde.

Même si les personnages féminins y ont gagné un dessin plus poussé, on peut regretter cette mutilation.

(1) *Le Trèfle d'Or*. Prix : 10 F.

(2) *Manière Blanche*, par Jean Roissart. Ed. Les Vents.

De Bellet nous doit une compensation qu'il nous donnera, espérons-le, sans trop tarder.

A peine plus explicite, mais combien différente est *La Fille du Pasteur*, d'Hélène Perrin (3). Drôle de fille d'ailleurs du genre « à tous crins ».

Et livre assez révélateur des mécanismes mentaux de nos voisins helvètes, mécanismes qu'il est assez difficile au latin que je suis de pénétrer.

Il ne fait pas l'ombre d'un doute que Blaise Favez, le Grand Dadais, Jean Rodolphe, l'Allemand Edy Baumgartner, personnages du roman, sont homophiles, mais avec des nuances suisses.

Blaise Favez, très, trop fortuné comme pas mal de ses concitoyens, est un meneur de jeu ambigu et nonchalant, détaché et indifférent avec les femmes.

Nadine, sa cousine, la « Fille du Pasteur », est pauvre, brutale, possessive.

J'ignore s'il existe beaucoup de filles de pasteur de ce calibre, mais cet échantillon laisse songeur.

On vit dans un chalet de Gstaad une étrange demi-promiscuité qui est bien de notre époque, Verseau oblige.

Les protagonistes oscillent entre grégairisme et érémitisme au gré de leurs changeantes humeurs.

Les affrontements sont rudes, surtout entre femmes.

Nadine ne demande, prétend-elle, aux garçons, qu'une « minute de rage »... qui augmentait avec les années.

Elle est très misogyne et depuis la plus tendre enfance a connu des difficultés avec les femmes (même au stade petite fille).

Elle est volontiers provocante, agressive, n'hésite pas à montrer ses seins par défi, etc...

Ses réactions sont très masculines (ou suédoises si l'on préfère) quand elle a la fringale de se payer un homme.

Là, dans ce milieu très suisse, d'homosexuels larvés, elle veut conquérir son cousin Blaise, y parvient finalement et se prépare aux dernières pages « à s'envoyer » son ami le Grand Dalais, Jean Rodolphe.

Au passage elle écrasera, faute sans doute d'avoir pu l'ajouter à son tableau de chasse, un autre hôte du chalet, Edy, sottement fiancé, naïvement marié à Ruth, une fille bornée et conventionnelle — au moins telle que la dépeint Nadine.

Etrange monde où l'on s'injurie, se bagarre, brandit un peu le revolver, boit évidemment beaucoup et même à l'occasion taquine un peu la nymphette.

Ce roman, visiblement assez autobiographique, n'étonnera peut-être pas ceux qui ont une connaissance approfondie de nos voisins et permettra aux autres — ô Calet — de rêver à la Suisse.

SINCLAIR.

(3) Julliard.

CINÉMA

CUL-DE-SAC

Film anglais de ROMAN POLANSKI.

De Deux Hommes et l'Armoire à Répulsion les films de Polanski méritent l'attention.

Cul-de-Sac, s'il reste fidèle aux thèmes chers à l'auteur et notamment à l'eau (ô Bachelard), peut-être plus qu'un autre nous intéresse.

Donald Pleasance, qui est aussi le producteur du film, incarne un homme riche, dilettante, retiré des affaires, marié à une Française, Française Dorléac, fort butineuse de braguettes.

Les Anglais et même les Polonais, anglicisés comme le metteur en scène, aiment assez s'imaginer le démon de la chair sous les traits d'une de nos consœurs.

De là à faire de la nymphomanie l'apanage des continentales et plus particulièrement des Françaises, il n'y a qu'un pas, vite franchi.

Laissons aux insulaires leur folklore et toutes leurs illusions.

Toujours est-il que dans les débats (et les ébats) entre mari et femme, Polanski insère quelques scènes assez surprenantes. On y voit Pleasance — quadragénaire tondu au triple zéro — affubler d'une chemise féminine, puis maquillé par son épouse et enfin raillé par le gangster gorille, Lionel Stander, qui le surprend dans cet équipage. Il le traite même de « fairy », ce qui paraît assez improprement traduit dans les sous-titres français par « tantomette » !

C'est là une illustration assez curieuse — plus rare au cinéma que dans la vie — du penchant qu'ont certaines femmes à efféminer leurs partenaires.

On peut ainsi rencontrer — même dans les milieux ouvriers — de jeunes hommes aux ongles faits, aux sourcils rectifiés, etc..., le tout par les soins diligents de la compagne de leur vie. L'Arcadien qui, sur la foi de ces indices, croirait s'avancer en terrain conquis s'exposerait à de graves mécomptes.

Je crois que les Arcadiens cinéphiles seront curieux de cette singularité qui trouve très naturellement sa place au cours d'une œuvre par plus d'un côté insolite et attachante.

SINCLAIR. (B)

POUR TOUT CE QUI CONCERNE L'IMMOBILIER

ACHATS - VENTES - ECHANGES - LOCATION VENTE

avec possibilité d'un crédit maximum pouvant atteindre

80 %, réglable en dix ans,

intérêt : 8,64 %

Vous vous adressez en confiance à :

XAVIER DE MONGALON

Tél. : 222-74-20 (6 lignes groupées) ou 222-94-20

Très nombreuses transactions réalisées avec des Arcadiens
à la satisfaction de chaque partie.

LE RELAIS DE L'ETOILE

HOTEL **

Bon accueil dans un cadre sympathique
8, rue du Bouquet-de-Longchamp, PARIS (XVI^e)

Téléphone : 727-08-75

(près de l'Étoile et du Trocadéro)

— on parle anglais, allemand, espagnol —

A 50 mètres de BOBINO

RESTAURANT

« CHEZ MARIA »

Spécialités bretonnes

Arcadiens, faites-vous connaître,
un meilleur accueil vous sera réservé

Réservez vos tables les samedi et dimanche

16, rue du Maine, PARIS (XIV^e)

Tél. DAN. 11-61 — FERMETURE LE MARDI

CANNES

HOTEL P.L.M. **

Entièrement rénové

3, rue Hoche

Tél. : 38-31-19

Arcadiens, un accueil agréable vous est réservé

LA LICORNE

« Jeannot »

RESTAURANT

24, rue Davy, Paris-17^e

Téléphone : 627-55-91

FERMÉ LE JEUDI

Réservez votre table

PARKING GRATUIT ASSURÉ